

XYZ. La revue de la nouvelle



La mémoire des eaux

Marie-Claude Lapalme, *Le bleu des rives*, Québec, Septentrion, coll. « Hamac », 2016, 164 p.

Nicolas Tremblay

Numéro 133, printemps 2018

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/87736ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Jacques Richer

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Tremblay, N. (2018). Compte rendu de [La mémoire des eaux / Marie-Claude Lapalme, *Le bleu des rives*, Québec, Septentrion, coll. « Hamac », 2016, 164 p.] XYZ. *La revue de la nouvelle*, (133), 87–91.

rassurante, réconfortante, épicée d'un zeste d'érotisme pour émoustiller ses lecteurs. Il plaira à ceux qui, l'espace d'un après-midi ou d'une soirée, n'ont pas envie de se casser la tête et ne veulent que se laisser porter sur les flots d'une prose facile et d'histoires d'amour optimistes.

David Dorais

La mémoire des eaux

Marie-Claude Lapalme, *Le bleu des rives*, Québec, Septentrion, coll. « Hamac », 2016, 164 p.

L'AUTEURE Marie-Claude Lapalme vit à Sherbrooke et enseigne la littérature et le cinéma. Son premier livre, *Le bleu des rives*, a remporté le Prix de la nouvelle Adrienne-Choquette 2017. Il s'agit d'un recueil-ensemble au ton métaphorique et évocateur. On pourrait rapprocher ce livre de la nouvelle « Le torrent » d'Anne Hébert avec laquelle il partage des ressemblances à la fois poétiques et narratives. Remplies d'images fortes, les histoires racontent l'évanouissement de personnages dans les eaux d'un même lac. Ce lieu à la fois informe et fusionnel se prête à toutes les projections psychologiques.



Entouré de chalets isolés, le lac est perdu dans une forêt dense. Coupés de la vie quotidienne, les personnages qui viennent se retirer en cet endroit retrouvent des souvenirs d'enfance ou des désirs refoulés. Une presqu'île et les profondeurs marines les attirent singulièrement : ils ne résistent jamais à leur appel et iront s'y perdre pour rejoindre des forces mystérieuses. Happés par le lac, ils guérissent de blessures profondes, même si la noyade est souvent la seule issue. Les nouvelles, partagées entre la vie et la mort, la rédemption et la chute, ont des dénouements ambigus qui restent ouverts à l'interprétation.

La charge symbolique des textes du *Bleu des rives* ne manque jamais d'intensité dramatique. En raison de cet aspect, fortement déterminé par l'unité de lieu, le recueil de 87

Lapalme répond aux caractéristiques textuelles étudiées et prônées par la géocritique de la nouvelle québécoise contemporaine. Définies par la professeure et nouvellière Christiane Lahaie — qui a d'ailleurs conseillé Marie-Claude Lapalme dans l'écriture de son manuscrit —, celles-ci se résument à une préférence pour une géographie déréalisée, un espace ouvert, mythique et émotif, ainsi qu'à des lieux dits existentiels, perçus et ressentis subjectivement. À l'opposé, selon la géocritique, la prose romanesque opterait plutôt pour des lieux « cartographiés » et des représentations réalistes. On retrouve l'explication de ces catégories et de ces postulats théoriques dans l'essai de Christiane Lahaie intitulé *Ces mondes brefs* (L'instant même, 2009).

Le lac, qui n'est jamais nommé, est effectivement un espace mythique. Dans la nouvelle d'ouverture, « Le bleu des rives », publiée antérieurement dans la revue *Solaris*, un être habite les eaux, une espèce de monstre du loch Ness, de géant reptilien. Son « éveil remonte à l'enfance du monde ». Le personnage principal féminin, dont l'histoire de deuil (elle a perdu son mari) est racontée de façon parallèle à celle de la bête, accueille à la fin « le lent chuchotement des siècles » en se faisant étreindre par le « corps serpentin » de l'entité quasi divine. La nouvelle « Sous l'eau, le feu » évoque de nouveau la bête du lac. Elle raconte une histoire de meurtre concernant deux sœurs rivales et orphelines depuis la mort de leur mère : l'aînée martyrise l'autre, qui finit par se venger et par laisser le cadavre de son bourreau se décomposer dans le lac. Les mots de la narratrice résument bien les thèmes du recueil :

J'ai vraiment cru que nous pourrions nous rapprocher à la faveur de ces forêts denses, de l'eau grise et de son étendue effilée qui me rappelait le voyage que je rêvais de faire : les lachs écossais, sans fond, leurs falaises escarpées, leurs légendes de bêtes hantant les abysses. Même ici, on disait que le lac était habité. J'aimais l'idée de cette présence mythique [...]. J'aurais voulu qu'elle me suive partout où j'allais.

On constate qu'en plus de creuser le monde intérieur troublé des personnages, *Le bleu des rives* emprunte des codes aux littératures de l'imaginaire. Dans «Trois souffles», il y a une transgression de la frontière entre le rêve et la réalité, typique du fantastique. Un jeune garçon angoissé parti à la pêche avec son père peu aimant et divorcé sommeille dans la chaloupe, rêvant qu'il est métamorphosé en poisson. Lorsque son père le réveille, il ressent l'air qui brûle mortellement ses poumons, comme si on venait de le pêcher. Tant le fantastique que le merveilleux médiéval et les contes de fées sont exploités dans l'écriture de Lapalme. Ce mariage entre les intrigues psychologiques mettant en scène des sujets contemporains et l'inconscient collectif ou primitif est sans aucun doute l'apport le plus original de ce recueil. Plusieurs nouvelles le font de façon explicite, comme les deux textes résumés dans le paragraphe précédent. Quant à «Comme des galets sur la grève», elle évoque les sorcières et la magie noire. Deux autres nouvelles, très représentatives elles aussi, «Avalon» et «La fugitive», qui se répondent l'une à l'autre — deux sœurs racontent la même histoire de leur propre point de vue —, se tissent autour du personnage de Morgane, tiré des légendes arthuriennes. Il y est question d'une sombre histoire d'inceste que le lecteur devine subtilement. La sœur aînée, la victime, abandonne les siens pour disparaître dans le lac en s'aventurant toujours plus loin sur l'isthme, en pleine nuit. Sa jeune sœur, qui l'espionne, plaque le récit médiéval sur leur histoire commune. D'autres textes sont habités par des spectres ou des présences fantomatiques. Enfin, la nouvelle de clôture, «Plages de givre», un récit métatextuel où un personnage fictif s'adresse à son créateur, qui a abandonné son manuscrit sur le bureau devant la fenêtre d'un chalet donnant sur le lac, a comme point de départ un conte d'Andersen.

Un compte rendu du *Bleu des rives* serait incomplet sans une description du style de Lapalme, qui contribue également à produire l'effet d'ouverture sur un univers chargé de symboles. Le creuset des histoires étant un espace mythique 89

ou « déréalisé » — selon les termes de Lahaie —, le ton est souvent allusif et les référents, absents. Il n’y a aucun repère sociohistorique précis. Lorsque la narration décrit les lieux hors de l’enceinte du lac, elle le fait laconiquement. À titre d’illustration, voici la phrase sèche décrivant le lieu où travaillent deux protagonistes : « Au fil des mois, des années, nous avons [...] travaillé à la même usine, où j’assemblais les modules que tu vérifiais. » La phrase suivante passe tout de suite à un autre sujet ; préciser quelle usine ou quel type de module n’est pas dans les cordes du texte. Le mari de la protagoniste du « Bleu des rives » subit le même sort. Jamais il n’est nommé. Les termes qui le désignent ne sont pas spécifiques mais généraux : il est « l’homme que tu aimais », « l’homme que tu attendais » ou « l’autre ». Parmi ces procédés lexicaux qui entretiennent le flou métaphorique, il faut relever le principal, l’emploi répété d’une syntaxe intentionnellement pauvre. Les phrases courtes et non verbales abondent. Cela a pour objectif de donner un poids — artificiel — aux mots, puisque le sens ne se déploie plus entre les unités de la phrase, dans la relation logique entre les propositions, mais dans les mots et leur connotation. Nous citons « Avalon » afin d’illustrer cette caractéristique déterminante. Toutefois, les exemples pullulent tant qu’on pourrait les choisir au hasard :

Il était facile de craindre d’y perdre un jour un être cher, avalé par la forêt dense, tombé dans le ruisseau aux abords escarpés. Disparu dans le brouillard. Dans les courants d’un lac si profond.

L’ombre, la forêt, le lac. La famille de Geneviève. Son silence.

[...]

La longue journée où la sœur n’est pas revenue. Le soir tombé comme un verdict. Le sommeil évanoui.

Cette prose hachurée — qui est de plus en plus répandue 90 chez les écrivains actuels —, Lapalme l’emploie de façon

débridée. Serait-ce un tic d'écriture ? L'éditeur l'aurait corrigé si cela avait été sa perception... Il faut bel et bien y voir une intention poétique, d'autant plus que ces phrases se trouvent généralement à la fin des paragraphes, pour insister sur la valeur du passage qui devient lourd de signification. Mais, par moments, l'auteure force la note, à un point tel qu'elle verse dans une poésie conventionnelle et négligée, digne d'un mauvais versificateur : « Le vent qui attise les larmes. Qui me rappelle la nuit bien plus douce où j'ai fait la connaissance de celle qui t'a peut-être donné naissance. Ta mère aux yeux d'océan. Sa voix comme la pluie. » Le lecteur sera charmé ou agacé par ces traits clinquants.

Le bleu des rives n'échappe pas à une certaine uniformité. La prose s'inscrit dans une tendance lourde vers l'appauvrissement syntaxique et, par sa structure, ce recueil-ensemble à l'unité thématique et spatiale s'ajoute à une série déjà longue de recueils similaires. Le prix Adrienne-Choquette avait récompensé un livre avec la même structure l'année dernière, *Madame Victoria* de Catherine Leroux, que son éditeur, Alto, ne présente d'ailleurs pas comme un recueil de nouvelles. Mais l'ambiance onirique du livre, les métaphores marines que file l'écriture d'une nouvelle à l'autre et la quête psychologique des personnages, campée dans un symbolisme bachelardien, font du *Bleu des rives* une lecture unique.

Nicolas Tremblay